



NOM Mercier

PRÉNOM Stéphane

NAISSANCE 1970

INSTRUMENT

Saxophone alto, flûte

FORMATION

Jazz Studio d'Anvers, Conservatoire Royal de Bruxelles, Berklee College of Music de Boston

PROJETS

Stéphane Mercier & The Roomies, B.Connection, Stéphane Mercier Sextet

DISCOGRAPHIE SÉLECTIVE

B. Connection : "Don't butt in line" (4AM - 00061-200), Stéphane Mercier : "Flor de Luna (Fresh Sounds/New Talents), Magali Souriau Orchestra "Birdland Sessions" (KOC-CD-8573), Interplay Collective "Aurore" (IAC 96).

A JOUÉ OU ENREGISTRÉ AVEC

Philippe Thomas, Seamus Blake, Chander Sardjoe, Mark Turner, Thomas Gromaire, Melvin Butler, Magali Souriau Orchestra, Exile Society, Vincent Bourgeyx, Nicolas Thys, Daniel Jodocy, Ryan Scott, Darren Beckett, Mark Zubek...

Propos recueillis par
Manuel Hermia
Bruxelles, Septembre 2002

Lundis d'Hortense
4ème trimestre '02

STEPHANE MERCIER

En tournée en décembre 2002 avec son groupe The Roomies
dans le cadre du Jazz Tour

M.H.

MANU HERMIA: STÉPHANE, TU ES DE RETOUR DES STATES, COMMENT VIS-TU CE PASSAGE EN TANT QUE MUSICIEN ? VOIS-TU DES DIFFÉRENCES ASSEZ NETTES ?

Stéphane Mercier / Pour l'instant, c'est un peu tôt, je ne suis de retour que depuis un mois et je suis plongé dans les paperasseries et les histoires de statut, mais j'ai l'impression qu'il n'y a pas beaucoup de différences. D'après ce que l'on m'a dit, les mentalités ont évolué ici au niveau du jazz. Les écoles privées et les conservatoires sont ouverts depuis une bonne vingtaine d'années et c'est devenu beaucoup plus normal pour nous de jammer, de gérer les attitudes, la communication entre musiciens. Quant aux voyages, les vols en avion se sont démocratisés. On est loin du temps de Toots où c'était extraordinaire d'aller aux Etats-Unis. Donc, les différences se sont estompées sans aucun doute. Il y a des musiciens que j'ai rencontrés à New York, qui sont belges et avec qui je joue aujourd'hui. On s'est rencontrés là-bas et pas ici, cela ne change absolument rien pour nous.

M.H.: TU AS L'IMPRESSION QUE CELA FAIT PARTIE D'UNE ROUE QUI TOURNE, DE QUELQUE CHOSE DE TOUT À FAIT NORMAL ?....

S.M. / C'est beaucoup plus normal de voyager. Je revenais 2, 3 fois par an, je n'étais donc pas totalement coupé de mes sources, puis il y a les moyens de communication, le "net", le "chat"... On ne sent pas vraiment de coupure extraordinaire.

M.H.: ET AU NIVEAU DU JAZZ, EST-CE QUE TU VOIS DES DIFFÉRENCES NOTOIRES DANS LA MANIÈRE DE BOSSER ET DE VIVRE CETTE ÉNERGIE ?

S.M. / Peut-être que je vais sentir des changements dans les clubs et la programmation. Il paraît que quelques clubs ont fermé et que ce n'est pas évident de jouer.

M.H.: OUI, MAIS IL Y EN A QUI ONT OUVERT AUSSI...

S.M. / Voilà, et finalement, c'est pareil à New York, il y a plus de clubs, mais il y a aussi plus de musiciens, plus de monde, plus de tout ! Pour ce qui est de la communication entre musiciens, à mon avis, cela doit être pareil.

M.H.: EST-CE QUE LE GROUPE AVEC LEQUEL TU VIENS JOUER, STÉPHANE MERCIER AND THE ROOMIES, EXISTAIT DÉJÀ À NEW YORK ?

S.M. / On l'a formé là-bas. On a habité tous les quatre ensemble pendant 7 mois et on a beaucoup joué. Il y a Ryan Scott à la guitare, un californien de 19 ans qui a déjà une petite carrière derrière lui et qui débarque à New York. Il est vraiment très doué. Il y a Daniel Jodocy, un batteur belge germanophone que j'ai rencontré il y a 5 ans là-bas avec qui j'ai joué régulièrement depuis. Il a fait des progrès incroyables depuis que je le connais. En 5 ans, il est passé spécialiste des balais swing,, c'était étonnant de voir une transition pareille sur un espace si court. Il fabrique aussi des batteries manuellement dans un magasin de batterie à New York où il voit défiler tous les batteurs de légende. Il est vraiment plongé là-dedans. Et puis, il y a le bassiste Nicolas Thys qui est là-bas depuis 2, 3 ans. Je ne le connaissais pas très bien avant, on est devenu voisins et puis amis.

S.M.: / En tout cas, moi, si je peux jouer et continuer à faire des progrès, parce qu'il y a un côté frustrant si on n'avance pas, musicalement si j'arrive chaque fois à rajouter une petite pierre tout en gardant ce côté ludique, qu'il y ait à chaque fois quelque chose à découvrir... Si ça continue comme ça, moi c'est tout ce qu'il me faut.

M.H.: QU'EST CE QUE TU ÉCOUTES POUR TE RESSOURCER ?

S.M.: / C'est plus ou moins la même chose que quand j'ai commencé. C'est parti, puis c'est revenu. Les premiers disques que j'avais et que je viens de retrouver en revenant, Duke Ellington, Jackie Mc Lean selon les albums, Ben Webster, Lester Young, Dexter Gordon, Charlie Parker... et Paul Desmond que j'ai toujours adoré. Ce sont principalement de vieux enregistrements, et puis comme j'ai toujours écouté la musique sans barrière de style, je fais comme tout le monde, je réécoute aussi ce qui se faisait dans les années 80, comme un bon Groover Washington Junior...

M.H.: D'APRÈS TES INFLUENCES, ON SENT QUE TU AIMES VRAIMENT LES MÉLODIES...

S.M.: / Oui. En gros, quand je parle de mes influences, j'en reviens à la liste que mon professeur de saxophone, Philippe Leblanc, m'avait faite quand j'avais 14 ans. Il jouait du jazz, je l'avais vu en concert, je voulais en jouer aussi et il m'a dit : "Il faut d'abord écouter", et il m'a fait une liste, que je dois toujours avoir quelque part d'ailleurs.

M.H.: JE CROIS QUE LES PREMIERS MORCEAUX QUE L'ON ÉCOUTE ET QUI NOUS DONNENT ENVIE DE JOUER DU JAZZ RESTENT TRÈS FORT ANCRÉS EN NOUS. TON PREMIER INSTRUMENT EST TOUJOURS LE SAX ALTO ? JE PENSE QUE TU JOUES AUSSI D'AUTRES SAXOPHONES ?

S.M.: / Plus maintenant. Je joue uniquement du sax alto et de la flûte. Avant que je ne parte, tu m'as connu différemment. Mais aux USA, je me suis rendu compte que je jouais de trois saxophones et que je n'avais aucun son sur aucun des trois. En allant à Berklee, je me suis donc concentré sur l'alto. J'ai commencé par l'alto, et puis il correspond plus à ma voix, à ma taille...

M.H.: ... ET À CET ESPRIT MÉLODIQUE. IL Y A BEAUCOUP DE MUSICIENS QUI DISENT QUE L'ALTO EST L'INSTRUMENT LE PLUS INGRAT, NOTAMMENT PARCE QUE C'EST DIFFICILE DE LUI TROUVER UNE FONCTION PRÉCISE ET UN SON.

S.M.: / Je pense que c'est vrai. Quand j'ai acheté un ténor, tout le monde m'a dit : "Ha, c'est bien". Parce qu'il y a tout de suite un son qui sort plus directement, qui est moins ingrat. Depuis peu, je commence à avoir ce genre de réactions en jouant l'alto. Je l'ai commencé à douze ans, c'est celui qui est le plus proche de moi.

M.H.: DANS LES ALTISTES MODERNES, QUI APPRÉCIES-TU PLUS PARTICULIÈREMENT ?

S.M.: / Il y a Miguel Zenon qui joue parfois avec Mark Turner. Je l'adore. J'ai d'ailleurs eu la chance de jouer avec lui dans un big band. Je suis aussi un fan de Lee Konitz pour le son sur-tout et pour sa recherche mélodique. Il ne va jamais dans la facilité, il y a toujours une recherche constante, et d'une année à l'autre il joue différemment. J'ai aussi beaucoup écouté Kenny Garrett, mais cela m'est un peu passé. Et il y a plus longtemps encore j'ai beaucoup écouté Steve Coleman, cela m'est complètement passé. Je pense que cela correspondait à mon âge, j'aimais bien ce qui était compliqué. Je cherchais une voie et cela avait l'air d'être un souffle neuf. Et puis, en Belgique à l'époque, il y avait beaucoup de musiciens influencés par ce courant : Nasa Na... Des copains du Conservatoire et du Jazz Studio m'avaient aiguillé là-dessus. Mon disque de chevet a été très longtemps Dave Holland : "Extensions".

M.H.: STEVE COLEMAN JOUE SUR CE DISQUE COMME SUR AUCUN À LUI. UNE APPROCHE BEAUCOUP PLUS TOURNÉE VERS LA TRADITION, MAIS AVEC UNE PORTE OUVERTE.

S.M.: / J'ai entendu dernièrement Steve Coleman avec the Roots. C'est vraiment excellent, mais je cherche un jeu plus chaud dans les musiciens que j'écoute.

M.H.: MERCI À TOI ET AU PLAISIR DE T'ÉCOUTER...

M.H.: QU'EST CE QUI T'AS DÉCIDÉ VENIR T'INSTALLER À PARIS ?

S.M. / En fait, je n'ai jamais voulu devenir américain, je ne pensais passer qu'un an ou deux à New York, et puis finalement, à force de repousser à chaque fois l'échéance de mon retour, j'y suis resté dix ans. Je suis juste revenu un an et demi en Europe, tout en continuant à retourner là-bas. Et puis, il y a eu plusieurs signes: la fin de mon visa que j'ai décidé de ne pas renouveler, le 11 septembre qui m'a fait perdre beaucoup de travail et financièrement c'est devenu la catastrophe, le déménagement de beaucoup de mes connaissances new-yorkaises vers Paris, ce qui représentait du travail et des connections assurées si je les suivais, et puis une possibilité de louer un appartement à Paris ainsi qu'une proposition pour jouer dans un théâtre... Tout cela est arrivé en même temps de manière assez magique. Mon visa s'est arrêté et 1 mois après, je recommençais à Paris. Pour mon premier jour sur place, j'avais déjà un concert de présentation d'un groupe de mes amis de New York. L'un dans l'autre, je n'ai pas l'impression d'avoir vraiment pris de décision, tout a coulé de source, du coup, il n'y a pas eu trop de stress, à part financier. Mais ça, il faut accepter ce que l'on fait et il serait dommage d'accepter que l'argent décide de ce choix. En tant que musicien, nous sommes quand même privilégiés. Si on en a la volonté, on est libre de faire ce que l'on veut.

M.H.: LE JAZZ MARCHE BIEN À PARIS. IL Y A AUSSI DES CLUBS QUI FERMENT ET D'AUTRES QUI OUVRONT COMME ICI, MAIS DANS L'ABSOLU C'EST QUAND MÊME PLUS DÉVELOPPÉ.

S.M. / Ça a l'air ! Depuis un mois, je rencontre des musiciens, il y a des sessions, des bœufs...

M.H.: C'EST AUSSI TRÈS NEW-YORKAIS ÇA, LES SESSIONS PRIVÉES DANS LES APPARTEMENTS, ÇA MANQUE UN PEU À BRUXELLES.

S.M. / A bon, des sessions privées ! C'est dommage qu'il n'y en ai pas plus à Bruxelles. Musicalement, cela se passe mieux que lors des jams sur scène où tu es parfois à moitié bourré... Ça se passe bien, parce qu'il y a une écoute particulière, mais c'est dommage que l'on ne joue pas devant un public. Cependant, j'aime les jams dans les clubs aussi. Il faut faire un peu les deux. Donc cela manque ici...



M.H.: C'EST EN TOUT CAS MOINS COURANT QU'À PARIS OU À NEW YORK.

S.M. / Dans ces villes-là, il y a peut-être aussi une plus grande insécurité pour le boulot ce qui pousse les musiciens à rencontrer sans cesse de nouvelles personnes pour trouver des engagements. Je ne veux pas trop penser business, mais je ne sais pas vraiment qu'elle est la motivation principale. Jouer tous les jours aussi, c'est important. Depuis mon expérience aux Etats-Unis, j'ai vraiment besoin de jouer avec des gens quotidiennement. Ce n'est pas toujours possible, mais je ressens en tout cas ce besoin-là. Et je constate qu'en appelant les musiciens pour jouer, j'ai de bonnes réactions, donc je ne pense pas que cela va mal se passer de ce côté-là et que je vais me retrouver tout seul à juste honorer quelques engagements. Parce que finalement sur scène on joue très peu, 2 à 3 heures, encore moins en tant que saxophoniste. Le temps passé sur scène est fort court par rapport à tout ce qu'il peut y avoir en dehors. Le contact avec l'instrument, la composition, le business que l'on doit souvent gérer soi-même...

M.H.: JUSTEMENT, CET ESPRIT JAZZ "JE T'APPELLE, ON JOUE", COMPARATIVEMENT À NEW YORK, EST-CE QUE TU PENSES QUE LES MUSICIENS SONT AUSSI DISPONIBLES POUR ÇA ICI. .

S.M.: / Oui, j'ai l'impression. Il ne tient qu'à moi de prendre mon téléphone et d'appeler d'autres musiciens. Il faut provoquer ce genre de rencontres. C'est pareil partout, je n'attends pas que le téléphone sonne. J'ai pris l'habitude d'organiser mes propres choses quand je voulais qu'elles se concrétisent.

M.H.: CE GROUPE, STÉPHANE MERCIER & THE ROOMIES, AVEC LEQUEL TU VIENS EN BELGIQUE, CE SONT TES COMPOSITIONS ?

S.M. / Très peu, on avait plutôt envie de jouer de beaux standards moins connus. Le groupe est né par hasard de la rencontre de plusieurs personnes qui avaient envie de faire la même chose, c'est à dire : de jouer avec finesse pour la beauté des sons et des mélodies. Ce qui ne veut pas dire que l'on n'improvise pas, au contraire, mais on essaie de jouer le moins fort possible. On s'est rendu compte en écoutant nos vieux disques, "Kind of Blue" par exemple, un des disques de référence du jazz, que les musiciens ne jouent pas fort, peut-être que Coltrane et Cannonball Adderley se laissent un peu plus aller dans les solos, mais le thème est susurré ! C'est formidable de se rendre compte qu'il ne faut pas forcer, que la musique se passe d'elle-même et qu'en plus les sonorités sont plus belles : les instruments acoustiques non amplifiés, des cordes en boyaux, des peaux d'animaux frappées avec les mains, un guitariste qui joue faiblement en chantant ses solos... ce genre d'intimité est fort rare.

M.H.: AS-TU AUSSI L'IMPRESSON QUE DANS LE SYSTÈME DE JAZZ SCOLARISÉ, IL Y A BEAUCOUP DE CHOSES FORCÉES TANT AU NIVEAU DU VOLUME QU'AU NIVEAU DES INTENTIONS MUSICALES, QUE TOUT LE MONDE JOUE À L'ÉNERGIE ?

S.M. / Oui, parce que l'on est souvent fort nerveux aussi. Je n'ai rien contre le fait de jouer à l'énergie, j'ai un autre groupe avec lequel on joue à l'énergie, j'ai des pédales à effets et on se lâche... Mais, avec The Roomies, nous avons le besoin de faire de la belle musique, de respirer... Jouer à l'énergie, cela va si c'est voulu et contrôlé, si on a envie de volume. Il y a aussi des gens qui ont envie de volume dans la salle... Par contre, si c'est une question de vouloir paraître bon, de nervosité et de stress né des difficultés du marché et de compétitivité entre musiciens... ce n'est pas bon.

M.H.: VOTRE DÉSIR, C'EST D'ÊTRE MUSICAL ...

S.M. / Oui, faire de la musique en n'ayant rien à prouver. Et bizarrement, cela se passe d'autant mieux. C'est apprendre à retirer son ego, à jouer avec quatre amis et alors il y a quelque chose d'autre qui vient.

M.H.: LE VRAI TRUC, LE PARTAGE DE L'INSTANT ET DE LA MUSIQUE.

S.M. / C'est cela que l'on a ressenti entre nous et c'est pour cela que l'on s'est dit qu'il fallait que l'on enregistre.

M.H.: VOUS AVEZ UN ALBUM EN PRÉPARATION ?

S.M. / Oui, on a enregistré un album qui devrait sortir pour la tournée de décembre. Actuellement, un producteur fait les démarches du côté des distributeurs. Cela se fera peut-être en Hollande, mais il n'y a encore rien de sûr.

M.H.: QUEL EST TON RAPPORT INTIME AVEC LA MUSIQUE : UN MODE D'EXPRESSION, UN MESSAGE QUE TU VEUX DONNER, UNE MANIÈRE D'ÊTRE ?

S.M. / C'est une manière de vivre. Je n'ai pas de message à faire passer.

M.H.: DÉVELOPPER TON STYLE PROPRE, C'EST SIMPLEMENT ÊTRE TOI-MÊME EN PHASE AVEC TA MANIÈRE DE VIVRE. EST-CE QUE TU CROIS QU'IL Y A UNE CORRÉLATION ENTRE LA MANIÈRE DONT ON VIT ET LA MANIÈRE DONT ON JOUE, QUE CELA FAIT UN TOUT ?

S.M. / Ça dépend de ce qui se passe dans la tête de chacun. On peut très bien remplir une fonction dans une société et avoir cet autre espace en permanence allumé. Disons que si je mets un concept sur pied parce que j'ai un message à faire passer, que j'aimerais bien sonner de telle ou telle manière, je pense que cela va s'entendre, que cela ne sonnera pas naturel. J'ai déjà fait ça, partir d'un concept et forcer le truc, cela ne fonctionne pas.

M.H.: AVEC THE ROOMIES, COMMENT DÉFINIRAIS-TU TA DÉMARCHÉ ?

S.M.: / A partir du moment où l'on s'accepte comme musicien en se disant : "Je suis un musicien, c'est mon intégrité", à ce moment là les choses se mettent en place naturellement. Après, c'est une histoire de rencontres, cela se passe ou pas et le côté humain prend le dessus. On s'entend avec des gens qui sont sur la même longueur d'onde et il y a tout un stress qui s'en va. Mais, ce n'est pas évident, car il faut se détacher de toute une série de facteurs.